

Baudrillard contre Beau « Drella »

Bruno Duval

Number 67, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46390ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duval, B. (1996). Baudrillard contre Beau « Drella ». *Inter*, (67), 67–67.

Bruno DUVAL

Dès WARHOL, le ver était dans le fruit, et le fruit dans le ver : aux yeux de ce drôle d'oiseau surnommé Drella¹, le ver même était le fruit, et le fruit, le ver. Faire passer un ver pour un fruit, si c'est pas du grand art, c'en est l'enfance. Enfoncé le ZEUXIS, avec ses raisins qui – dit-on – trompaient même les moineaux. Mais faire passer un fruit pour un ver, c'est courir le risque de l'écraser, et même, pour peu que l'on glisse dessus, de s'écraser avec lui.

Chez DUCHAMP, déjà, le fruit était le *Grand Verre*, et le verre absent du *Porte-bouteilles*, le jus de la vigne. Les raisins étaient-ils trop verts ? En accordant la primeur à la peau, les héritiers présomptifs ont jeté la pulpe. Source de tous les retours postmodernes à la figuration d'un hypothétique sujet, le manque de saveur immédiate de l'art contemporain est lié au refus barthésien de savoir ce que faisait vraiment Duchamp, recrachant les pépins *ready-made* de son activité (re-)créatrice pour parfaire, à l'instar du héros de BALZAC, son chef-d'œuvre posthume dans le plus grand secret. Faute d'initiation réelle à la (re-) connaissance de leur grand homme, il ne restait aux duchampistes de cœur (sinon d'esprit) qu'à spéculer sur la relativité des goûts, qui n'est pas celle des coûts, moins encore celle des « coups ».

Passé le frisson du scandale provoqué par telle ou telle « nouveauté », la vulgarité fait masse, sous le masque de la popularité : commençant en aval de l'*objectif* duchampien, le grand rêve finit en amont, dans le spontanéisme ou le formalisme toutes catégories, avec en prime l'exigence, plus industrielle que commerciale, de la productivité, et celle, plus culturelle qu'esthétique, de la créativité. Sous prétexte de fructification libératrice des germes de la modernité, la stérilisation est patente, dissimulée par la prolifération académique des « plasticiens » institutionnalisés, et le va-et-vient saisonnier des « nouvelles tendances » légitimées par l'État : la seule initiation proposée à l'aspirant artiste contemporain consiste à tourner le dos à toute illusion romantique de profondeur pour faire surface dans le *style* comme « jeune créateur » apte à nager dans la mare des commandes privées, publiques ou publicitaires. Selon le vœu de Jack LANG, la frontière traditionnelle entre les arts impliqués et les arts appliqués s'efface, au profit des seconds. Pour pallier l'absence d'autre signification que sociologique de l'OBJET-roi, l'alibi humanitaire est de rigueur : l'art est mort, mais il ne faut surtout pas le dire, ça ferait tirer sur l'ambulance de luxe, calme et volupté où les plus vifs parmi les nouveaux venus ont encore une chance de monter.

Chez ces artistes *contents pour rien*, la NULLITÉ de la situation actuelle du médium fait figure de secret de Polichinelle, fondement inverse de l'UNITÉ affichée :

plus NUL que moi, tu meurs (et s'il n'en reste qu'UN, je serai ce NU-là). Cependant, pour mesurer en valeur absolue les conséquences de la relativité duchampienne, le *Degré zéro de l'écriture* artistique cesse de définir une valeur moyenne pour se confondre, dans un sens négatif comme dans un sens positif, avec son degré infini. C'est là que, contre toute attente, BAUDRILLARD « sociologue » – donc artistiquement superficiel – rencontre BAUDRILLARD moraliste, poète et même un peu artiste sur les bords pour projeter dans une image virtuelle de l'« art contemporain » le reflet de sa propre impuissance (re-)créatrice. Contre toute espèce de « délit d'initié », le seul remède pour lui serait une initiation vraiment personnelle aux arcanes majeurs de la (re-)connaissance artistique tels qu'ils doivent nécessairement se manifester aujourd'hui en termes comptant pour rien. •

¹ Diminutif de Cinderella (Cendrillon), qui – par la magie de l'art pop – change les citrouilles en carrosses et réciproquement.

Le complot de l'art

PAR JEAN BAUDRILLARD



Jean Baudrillard, philosophe, sur ACI Design Antonio Gitterin Show room Vitra, mobilier pour l'habitat et le bureau, 40 rue Volat, 75013 Paris, du lundi au vendredi. Téléphone : (33) 01 45 75 50 11. Fax : (33) 01 45 75 30 33

Si dans la pornographie ambiante s'est perdue l'illusion du désir, dans l'art contemporain s'est perdu le désir de l'illusion. Dans le porno, rien ne laisse plus à désirer. Après l'orgie et la libération de tous les désirs, nous sommes passés dans le transsexuel, au sens d'une transparence du sexe, dans des signes et des images qui en effacent tout le secret et toute l'ambiguïté. Transsexuel, au sens où ça n'a plus rien à voir avec l'illusion du désir, mais avec l'hypermérité de l'image.

Ainsi de l'art, qui lui aussi a perdu le désir de l'illusion, au profit d'une élévation de toutes choses à la banalité esthétique, et qui donc est devenu transexuel. Pour l'art, l'orgie de la modernité a consisté dans l'allègre de la déconstruction de l'objet et de la représentation. Pendant cette période, l'illusion esthétique est encore très puissante, comme l'est, pour le sexe, l'illusion du désir. À l'énergie de la différence sexuelle, qui passe dans toutes les figures du désir, correspond, pour l'art, l'énergie de dissociation de la réalité (le cubisme, l'abstraction, l'expressionnisme), l'une et l'autre correspondant pourtant à une volonté de forcer le secret du désir et le secret de l'objet. Jusqu'à la disparition de ces deux configurations fortes – la scène du désir, la scène de l'illusion – au profit de la même obscénité transexuelle, transexuelle – celle de la visibilité, de la transparence inexorable de toutes choses. En réalité, il n'y a plus de pornographie repérable en tant que telle, parce que la pornographie est virtuellement partout, parce que l'essence du pornographique est passée dans toutes les techniques du visuel et du télévisuel. Mais peut-être, au fond, ne faisons-nous que nous jouer la comédie de l'art, comme d'autres sociétés se sont jouées la comédie de l'idéologie, comme la société italienne par exemple (mais elle n'est pas la seule). Se joue la comédie du pouvoir, comme nous nous jouons la comédie du porno dans la publicité obscène des images du corps féminin. Ce strip-tease perpétuel, ces phantasmes à sexe ouvert, ce chantage sexuel – si tout cela était vrai, ce serait réellement insupportable. Mais, heureusement, tout cela est trop évident pour être vrai. La transparence est trop belle pour être vraie. Quant à l'art, il est trop superficiel pour être vraiment nul. Il doit y avoir un mystère là-dessous. Comme pour Fanamorphose : il doit y avoir un angle sous lequel toute cette débauche inutile de sexe et de signes prend tout son sens mais, pour l'instant, nous ne pouvons que le vivre dans l'indifférence ironique. Il y a, dans cette irréalité du porno, dans cette insignifiance de l'art, une énigme en négatif, un mystère en filigrane, qui sait ? une forme ironique de notre destin ? Si tout devient trop évident pour être vrai, peut-être reste-t-il une chance pour l'illusion. Qu'est-ce qui est tapi derrière ce monde fausement transparent ? Une autre sorte d'intelligence ou une lobotomie définitive ? L'art (moderne) a pu faire partie de la part maudite, en étant une sorte d'alternative dramatique à la réalité, en traduisant l'irruption de l'irréalité dans la réalité. Mais que peut encore signifier l'art dans un monde hyperréaliste d'avance, cool, transparent, publicitaire ? Que peut signifier le porno dans un monde pornographisé d'avance ? Sinon nous lancer un dernier clin d'œil paradoxal – celui de la réalité qui se rit d'elle-même sous sa forme la plus hyper-réaliste, celui du sexe qui se rit de lui-même sous sa forme la plus exhibitionniste, celui de l'art qui se rit de lui-même et de sa propre disparition sous sa forme la plus artificielle : l'ironie. De toute façon, la dictature des images est une dictature ironique. Mais cette ironie elle-même ne fait plus partie de la part maudite, elle fait partie du délit d'initié, de cette complicité occulte et honteuse qui lie l'artiste jouant de son aura de dérision avec les masses stupéfiées et incrédules. L'ironie aussi fait partie du complot de l'art.

L'art jouant de sa propre disparition et de celle de son objet, c'était encore un grand œuvre. Mais l'art jouant à se recycler indéfiniment en faisant main basse sur la réalité ? Or la majeure partie de l'art contemporain s'emploie exactement à cela : à s'approprier la banalité, le déchet, la médiocrité comme valeur et comme idéologie. Dans ces innombrables installations, performances, il n'y a qu'un jeu de compromis avec l'état des

choses, en même temps qu'avec toutes les formes passées de l'histoire de l'art. Un aveu d'imoriginalité, de banalité et de nullité, érigé en valeur, voire en jouissance esthétique perverse. Bien sûr, toute cette médiocrité prétend se sublimer au niveau second et ironique de l'art. Mais c'est tout aussi nul et insignifiant au niveau second qu'au premier. Le passage au niveau second ne sauve rien, bien au contraire : c'est une médiocrité à la puissance deux. Ça prétend être nul : *Je suis nul ! Je suis nul !* – et c'est vraiment nul. Toute la duplicité de l'art contemporain est là : revendiquer la nullité, l'insignifiance, le non-sens, viser la nullité alors qu'on est déjà nul. Viser le non-sens alors qu'on est déjà insignifiant. Prétendre à la superficialité en des termes superficiels. Or la nullité est une qualité secrète qui ne saurait être revendiquée par n'importe qui. L'insignifiance – la vraie, le défi victorieux aux sens,

Toute la duplicité de l'art contemporain est là : revendiquer la nullité, l'insignifiance, le non-sens, viser la nullité alors qu'on est déjà nul. Viser le non-sens alors qu'on est déjà insignifiant. Prétendre à la superficialité en des termes superficiels.

le dénuement du sens, l'art de la disparition du sens – est une qualité exceptionnelle de quelques œuvres rares, et qui n'y prétendent jamais. Il y a une forme initiatique de la nullité, comme il y a une forme initiatique du rien, ou une forme initiatique du Mal. Et puis, il y a le délit d'initié, les faussaires de la nullité, le snobisme de la nullité, de tous ceux qui prostituent le Rien à la valeur, qui prostituent le Mal à des fins utiles. Il ne faut pas laisser faire les faussaires. Quand le Rien affleure dans les signes, quand le Néant émerge au cœur même du système de signes, ça, c'est l'événement fondamental de l'art. C'est proprement l'opération poétique que de faire surgir le Rien à la puissance du signe – non pas la banalité ou l'indifférence du réel, mais l'illusion radicale. Ainsi Warhol est vraiment nul, en ce sens qu'il réintroduit le néant au cœur de l'image. Il fait de la nullité et de l'insignifiance un événement qu'il transforme en une stratégie fatale de l'image.

Les autres n'ont qu'une stratégie commerciale de la nullité, à laquelle ils donnent une forme publicitaire, la forme sentimentale de la marchandise, comme disait

Baudelaire. Ils se cachent derrière leur propre nullité et derrière les metastases du discours sur l'art, qui s'emploie généreusement à faire valoir cette nullité comme valeur (y compris sur le marché de l'art, évidemment). Dans un sens, c'est pire que rien, puisque ça ne signifie rien et que ça existe quand même, en se donnant toutes les honnes raisons d'exister. Cette paranoïa complice de l'art fait qu'il n'y a plus de jugement critique possible, et seulement un partage à l'amiable, forcément convivial, de la nullité. C'est là le complot de l'art et sa scène primitive, relayée par tous les vernissages, accrochages, expositions, restaurations, collections, donations et spéculations, et qui ne peut se dénouer dans aucun univers connu, puisque derrière la mystification des images il est mis à l'abri de la pensée. L'autre versant de cette duplicité, c'est, par le bluff à la nullité, de forcer les gens, *à contraindre*, à donner de l'importance et du crédit à tout cela, sous le prétexte qu'il n'est pas possible que ce soit aussi nul, et que ça doit cacher quelque chose. L'art contemporain joue de cette incertitude, de l'impossibilité d'un jugement de valeur esthétique fondé, et spéculer sur la culpabilité de ceux qui n'y comprennent rien, ou qui n'ont pas compris qu'il n'y avait rien à comprendre. Là aussi, délit d'initié. Mais, au fond, on peut penser aussi que ces gens, que l'art tient en respect, ont tout compris, puisqu'ils témoignent, par leur stupéfaction même, d'une intelligence intuitive : celle d'être victimes d'un abus de pouvoir, qu'on leur cache les règles du jeu et qu'on leur fait un enfant dans le dos. Autrement dit, l'art est entré (non seulement du point de vue financier du marché de l'art, mais dans la gestion même des valeurs esthétiques) dans le processus général de délit d'initié. Il n'est pas seul en cause : la politique, l'économie, l'information jouissent de la même complicité et de la même désignation ironique du côté des – consommateurs –.

« Notre admiration pour la peinture est la conséquence d'un long processus d'adaptation qui s'est opéré pendant des siècles, et pour des raisons qui très souvent n'ont rien à voir avec l'art ni l'esprit. La peinture a créé son récepteur. C'est au fond une relation conventionnelle. » (Gombrowicz à Hubert). La seule question, c'est : comment une telle machine peut-elle continuer de fonctionner dans la désillusion critique et dans la frénésie commerciale ? Et si oui, combien de temps va durer cet illusionnisme, cet occultisme – cent ans, deux cents ans ? L'art aura-t-il droit à une existence seconde, interminable – semblable en cela aux services secrets, dont on sait qu'ils n'ont plus depuis longtemps de secrets à voler et à échanger, mais qui n'en fleurissent pas moins, en pleine superstition de leur utilité, et en défiant la chronique mythologique. •

² Jean Baudrillard, sociologue, tient une chronique dans *Libération*, les premiers et derniers Lundis du mois. Dernier courrier paraît : *Tempo* 1001/Mars 1993. Téléphone : 01 45 75 50 11.